

L'Abaille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Printed at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 7 septembre 1909. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O., Lne. Fahrenheit Centigrade

COOK ET PEARY.

Depuis huit jours, la question la plus discutée dans le monde profane, pour ainsi parler, comme dans le monde savant, est la découverte du Pôle Nord, ce point que tant de navigateurs hardis, depuis si longtemps, ont cherché à atteindre sans succès, jusqu'à ce jour, y fût parvenu.

En bien! s'il n'y a pas erreur d'impression, il a été atteint deux fois au lieu d'une au cours de la dernière année, car le Dr Frederick A. Cook annonçait, il y a quelques jours, qu'il était arrivé au but de sa longue et périlleuse expédition le 21 avril 1908; et le commandant Robert E. Peary, de la marine des Etats-Unis, annonça, lui aussi, qu'il était arrivé le 6 avril 1909, à ce point de la Terre qu'il avait déjà essayé de découvrir.

Etant à un banquet, il n'en a pu rien coller, dit-il, le soir de son arrivée. Le soir de son arrivée, il a écrit: "J'en suis heureux! Nous sommes si nombreux, c'est grand pour avoir été découvert par deux."

Peary, on se le rappelle, avait quitté New York le 6 juillet 1908 à bord du "Roosevelt"; et la dernière fois qu'il donna signe de vie fut le 7 octobre 1908. On ne saurait douter aujourd'hui de la découverte du Pôle Nord, car si l'un des deux explorateurs se fait illusion quant à son succès, l'autre est dans le vrai; mais rien jusqu'à présent n'autorise à douter du succès des deux.

Le commandant Peary est né à Cresson, dans la Pennsylvanie, le 6 mai 1858, et dès sa prime jeunesse fut le 7 octobre 1908. On ne saurait douter aujourd'hui de la découverte du Pôle Nord, car si l'un des deux explorateurs se fait illusion quant à son succès, l'autre est dans le vrai; mais rien jusqu'à présent n'autorise à douter du succès des deux.

Les événements ont démontré que la confiance que l'intrépide navigateur inspirait n'était pas imméritée.

Une fête aérostatique aux Tuileries au dix-huitième siècle.

A l'occasion de la grande semaine d'aviation de Bétheny, il est intéressant de rappeler que le 27 août 1783, le professeur Charles, déjà célèbre par ses cours au Louvre, par son cabinet de physique, par son rôle dans l'enseignement officiel, et les frères Robert, mécaniciens, s'étaient associés pour la construction d'un aérostat à gaz hydrogène de neuf mètres de diamètre destiné à enlever une nacelle et un ou deux voyageurs; il fut exposé et suspendu au milieu de la salle des Tuileries, en face du château, pendant trois mois.

L'ascension, fixée au 28 novembre, fut remise au lendemain 29, par suite d'une explosion qui faillit tout compromettre, et cette date du 29 novembre 1783 fut inscrite en lettres d'or dans l'histoire de Paris.

A midi, les souscripteurs qui avaient payé quatre louis leur banquette prirent place dans l'enceinte réservée autour du ballon. Les souscripteurs vulgaires à trois francs occupèrent le reste du jardin. Nous lions au bas des nombreuses estampes, les autres sont des spirituelles, les autres sont des incovenances qui reproduisaient ce spectacle sans pareil le chiffre de 600 000.

ballon captif: "C'est à vous, monsieur, lui dit-il, qu'il appartient de nous montrer la route des cieux." Le bon goût et la délicatesse de cette pensée trouvent un écho prolongé dans les applaudissements du public. Le petit aérostat s'envole vers le nord-est, faisant resplendir au soleil sa brillante couleur d'émeraude.

M. Robert jeta dix-neuf livres de lest et le globe s'éleva au milieu du silence concentré par l'émotion et la surprise de l'une et de l'autre part....

SECRETAIRES D'ECRIVAINS.

Le secrétaire de Tolstoj, M. Gousséff, vient d'être arrêté. On croit que cette mesure de rigueur a été prise contre lui pour sa participation à la brochure récemment publiée par le célèbre écrivain contre la peine de mort, brochure où les lois existantes de la Russie ont été attaquées avec une violence qui n'a d'exemple que les réves humanitaires du théoricien qu'est Tolstoj. Mais si le gouvernement russe a décidé, en raison de l'âge et de l'illustration du grand écrivain, de ne jamais sévir contre lui, il n'en est pas de même d'un collaborateur.

Le rôle de secrétaire est un des plus délicats qui soient et des plus honorables en même temps, lorsqu'il s'emploie auprès d'une personnalité jouissant, par son caractère comme par son mérite, de l'estime de tous. Un secrétaire est un confident. Il doit offrir des qualités sérieuses, aussi bien au point de vue moral qu'intellectuel. L'honnêteté pour lui consiste non seulement à être attaché au maître et à le servir avec fidélité, mais à savoir ne pas trahir sa pensée, dont il est en quelque sorte le dépositaire une fois que cette pensée s'est exprimée. L'honnêteté consiste encore pour lui, dans certains cas, à rendre cette pensée dans toute son intensité et sa netteté, lorsque elle doit être communiquée par son intermédiaire.

Valentine de Lamartine fut ainsi le secrétaire de son oncle. D'une façon plus marquante, Mme Michelet fut aussi le secrétaire de son mari. Beaucoup d'écrivains, et des plus célèbres, se sont passés de secrétaires. D'autres en ont employé dès leurs débuts. Balzac n'en eut point. Victor Hugo, même en exil, s'occupait par lui-même de tout et jusque de sa correspondance. Il est vrai que ses amis, Vauquelin et Mérimée, s'occupaient à Paris de ses affaires. On ne voit pas Alfred de Musset, tout d'improvisation, avec un secrétaire. George Sand n'en avait pas non plus. Comme Balzac, elle n'aimait écrire que dans le calme et la solitude, s'isolant la nuit à sa table de travail, dans sa maison de Nohant, alors que ses enfants et petits-enfants occupaient le reste du jardin. Nous lions au bas des nombreuses estampes, les autres sont des spirituelles, les autres sont des incovenances qui reproduisaient ce spectacle sans pareil le chiffre de 600 000.

Les toits des maisons environnantes, les combles, les fenêtres, le pont Royal, la place Louis XV étaient couverts d'une foule immense. Soudain, le bruit du canon se fait entendre: ce sont les pièces d'artillerie disposées sur la terrasse du bord de l'eau qui annoncent les dernières manœuvres. Les drapeaux se dissipent, Charles, prêt à partir, s'approche gracieusement d'Etienne Montgolfier et lui présente un petit

fait faire jaillir l'œuvre nouvelle. Car Dumas ne dictait pas, il écrivait. L'exemple de Milton dictant le "Paradis perdu" à ses filles est unique, on a pu près. Et l'illustrateur anglais était devenu aveugle. Aussi, leur besogne documentaire achevée, les secrétaires de Dumas allaient ils se promener.

Le caractère de ce diable d'homme est assez universellement connu pour qu'on se persuade que jamais maître ne fut aussi débouaillonné. Il souffrait, au reste, d'avoir des "peines d'argent" pour devenir le secrétaire du romancier.

— Tu sais lire, puisque tu te dis poète? — Mais oui! — Et ce sonnet est bien de ton écriture? — Sur l'honneur.

— Alors, va me copier à la Bibliothèque les vingt-cinq dernières pages de la Chronique de Monstrelet. Tu dois avoir une plume, mais pas de papier, hein? Voilà vingt francs pour t'en acheter.

Quelquefois le secrétaire improvisé se repaissait pas mais Dumas ne s'en apercevait guère. Une fois se présente, paraît-il, un candidat qui avoua ne pas savoir écrire. Dumas ne se découragea pas.

— Tu sais au moins regarder l'heure? — Oh oui! — Et le baromètre? — Le baromètre aussi.

— Eh bien, tu iras tous les matins au Pont des Saints-Pères voir le temps qu'il fait et tu viendras me le dire.

A cette époque, un baromètre au Pont des Sautes-Pères annonçait le temps à tout Paris. Le secrétaire-astronome eut pour cet emploi un salaire fixe et la nourriture. Car cet homme extraordinaire les nourrissait. Avons-nous besoin d'ajouter que, à côté de ces fantaisies, il y eut de véritables hommes de lettres, qui, élevés à l'école d'un pareil maître, firent leur chemin, tel Albert Delpit.

Mais l'écrivain de l'époque romantique le plus connu pour ses secrétaires est Sainte-Beuve. Il en est plusieurs, dont les deux derniers furent M. Pons et M. Jules Troubat, qui, à la mort du célèbre critique, ne seulement publiés ses œuvres posthumes mais aussi des souvenirs fort intéressants sur lui.

Les dernières années de sa vie, Prosper Mérimée eut pour secrétaire la femme de lettres anglaise à laquelle il légua ses papiers et qui est l'héroïne célèbre des "Lettres à une inconnue", Mme Jenny Dacquin. Amitié touchante provoquée par l'admiration chez l'étranger pour l'écrivain et par une réelle estime chez celui-ci pour l'"intellectuelle" qui avait si bien pénétré sa pensée et la tenait en éveil avec la plus ingénieuse et la plus respectueuse sollicitude.

De pareils amis des lettres sont presque des collaborateurs. Et c'est, dit-on, le cas de M. Gousséff, le secrétaire de Tolstoj, qui vient d'être arrêté. Ce qui montre, au surplus, que le rôle de secrétaire peut parfois être dangereux.

Le doyen des prêtres:

Le prêtre le plus âgé du monde n'est pas, comme on l'a dit, le prêtre du palatinat de Culm qui vient de mourir à l'âge de cent-deux ans, deux mois et treize jours; c'est M. le chanoine Gadenne, né à Lille le 10 avril 1806, ordonné le 11 juin 1832 et curé de Riches, près de Douai, depuis le 23 janvier 1846. Il a cent-trois ans et quatre mois.

Les grands ports du monde. Anvers suit de très près Londres avec un chiffre de 15 millions de tonnes contre 19. Puis viennent New-York, 17 millions, Hambourg, 16; et Marseille, 14.

THEATRES.

ORPHEUM.

L'excellent programme de vendredi donné cette semaine à l'Orpheum attire une foule nombreuse en matinée comme le soir.

Une fête anglo-française en Poitou.

Durant la guerre de Cent Ans, un jour d'hiver, le comte de Saint-Savin, venant de la Vienne, à Lussac les Châteaux. Les temps étaient rigoureux, le froid très vif. Chandos avait revêtu sur son armure une veste et longue houppelande. Il chevauchait en tête de sa troupe; mais lorsqu'il vit le mauvais état du pont de Lussac il mit pied à terre, et c'est ainsi à pied qu'il gravit, de l'autre côté de la Vienne, le coteau. Mais comme il parvenait sur la sommité, au de ses éperons s'embarassa dans l'un des pans de sa houppelande. Chandos tomba. Des chevaliers français qui étaient en embuscade s'élançèrent à ce moment sur la troupe anglaise, et dans la mêlée le sire de Saint-Julien porta un coup de dague à Chandos, dans l'ouverture du casque, coup qui fut mortel. Le célèbre comte fut aussitôt reconnu. Parce qu'il avait, l'année précédente, à Bordeaux, perdu un œil durant une chasse à courre, il portait des lunettes sans verres, particularité qui fut cause de sa perte.

TULANE.

"My Boy", la très jolie comédie jouée au Tulane fait salle comble à chaque représentation et M. Tom Murphy et ses partenaires recueillent de fréquents applaudissements.

CRESCENT.

Le Crescent a donné hier la première matinée de la saison, et il n'y avait pas une seule place innocuée dans la salle.

Suicide de Theo. L. Schmidt.

New York, 7 septembre.—Un voyageur qui était descendu à l'Hotel Gilsey et qui s'était fait inscrire sous le nom de T. L. Schmidt, de la Nouvelle-Orléans, a été retrouvé ce matin dans sa chambre, la gorge tranchée, au moyen d'un rasoir.

Des papiers retrouvés sur la personne du défunt ont permis de constater qu'il s'agissait de la maison d'ingénierie en gros de Schmidt et Ziegler, à la Nouvelle-Orléans.

Un joli livre de chasse.

Le comte de Grey, un des meilleurs chasseurs d'Angleterre, a tué en 28 années de chasse 316 699 pièces de gibier qui se répartissent ainsi: 111 190 faisans, 89 401 perdrix, 47 469 grives, 26 747 lapins, 36 417 lièvres, 6 205 bécasses, coqs de bruyère et canards sauvages, 381 cerfs, 186 daims, 97 sangliers, 12 buffes, 11 tigres, 2 rhinocéros et près de 8.500 animaux divers.

Nové.

Isidore Jones, un gamin de couleur demeurant rue Hillary 234, est accidentellement noyé en se baignant dans le fleuve lundi matin au pied de la rue Adam. Son corps n'a pas été retrouvé.

Pour la Convention.

Les souscriptions pour la Convention des Villes Navigables arrivent chaque jour nombreuses au comité de l'Union Progressiste et tout permet d'espérer que la somme de 25.000 dollars jugée nécessaire pour la réception des invités officiels sera réunie à la date fixée.

Table listing names and amounts for the Convention fund, including National Roaming and Stamp Co., Post B. La. Davis, etc.

Tentative de suicide.

Mlle Louisa Hughes, une jeune femme de 28 ans demeurant rue Cambourne, 1618, a tenté à ses jours, hier après-midi, vers deux heures et demie. Elle est arrivée chez elle en disant à sa mère qu'elle était fatiguée de vivre.

Autre tentative de suicide.

Antonio Raschi, un vieillard de 41 ans a été trouvé couché sur le trottoir à l'angle des rues Dryade et Lafayette, hier après-midi vers deux heures et demie.

L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: 11. Un an 100.00, 6 mois 50.00, 3 mois 25.00.

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris: 95.00, Un an 95.00, 6 mois 50.00, 3 mois 25.00.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition paraît chaque dimanche matin. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Feuilleton

—DE— L'ABEILLE DE LA N. O.

LE HIBOU

GRAND ROMAN POLICIER

PAR JAUME Ancien inspecteur principal de la Sûreté

DEUXIEME PARTIE

LA FILATURE

XVI Nelly (Suite.)

A Lima, un espoir lui vint. Sans doute, son mari, comme le

plupart de ceux qui veulent mener joyeuse vie, avait dû gagner Paris, dont le mirage séduit tous les égarés. Ne se pouvait-il aussi que Paul eût été enlevé par des émissaires à la solde du père, et n'est-ce pas vers Paris qu'elle devait orienter ses recherches?

Elle écrivit à sa sœur, la duchesse de Lormée. Elle lui expédia en outre de nombreux télégrammes. Lettres et dépêches restèrent sans réponse.

Etonnée, mais toujours vaillante, elle régla rapidement les affaires de la succession de son beau-frère, munie d'une procuration générale que son mari lui avait laissée, au cours de ses précédents voyages autour du monde. Mme de Labouheyre disposait donc d'une fortune de nabab, et elle était bien disposée à l'utiliser jusqu'au dernier sou, pour retrouver ses disparus.

Elle partit pour la France. A Paris, elle se fit conduire chez sa sœur, dans la demeure du train, sans prendre le temps de retourner dans sa chambre d'hôtel. Mais chez la duchesse de Lormée, elle ne fut pas reçue.

Elle insista, en vain. Elle écrivit de nouveau: sa sœur restait sourde à ses prières. Elle s'arrangea pour se trouver sur son passage; elle cria: — Ma sœur! ma sœur! c'est moi!

La malheureuse comprit alors qu'à Paris comme à New-York, la calomnie avait fait son œuvre. Elle fut sur le point de se lever dans son dessein d'avoir une explication avec cette sœur tant aimée. Comment sa sœur Jehenne avait-elle pu ajouter foi aux infâmes racontars venus d'Amérique? Cela semblait inexplicable à Mme de Labouheyre. Sa sœur n'avait donc pas lu les lettres désespérées qu'elle lui avait écrites? Ses ennemis les vilaines avaient bien pris leurs mesures, pour que la duchesse même fût circonvenue ainsi!

Mais ce qui paraissait le plus essentiel à la mère infortunée, atteinte dans son honneur et dans ses affections, ce n'était pas de se justifier, elle qui n'était pas coupable! Eh! quel lui importait l'opinion? Il lui fallait avant tout savoir ce qu'étaient devenus son mari, à qui elle était prête à pardonner, et son fils, de l'affection duquel elle était sûre.

Elle tenta de se renseigner à Paris. Mais partout où elle s'adressa, à la police, dans les ambassades et les consalats, on se fit tel donner aucun indice. Son désespoir était si grand qu'elle ne songeait même pas à l'hospitalité que son fils lui témoignait partout. Elle commit donc la faute de retourner à New-York, après avoir pris la résolution de ne jamais plus revoir la France, où son chagrin s'aggravait d'un écoulement! Elle

seur Jehenne.... Elle aussi!... Elle surtout, qui aurait dû se méfier, d'abord, de ne pas admettre aussi facilement l'impossible, et chercher enfin avec elle!.....

Le mystère se fut éclairé en partie, si Mme de Lormée n'avait pas obstinément fermé sa porte à celle qui n'avait pas tailli. Une enquête n'en fut suivie, qui aurait permis de mettre la main sur un des complices innombrables du crime.

Révoltes dès maintenant au lecteur ce qui s'était passé: Quand Mme de Labouheyre vint à Paris, elle avait environ un an que sa sœur possédait la perle des femmes de chambre. Mme Estelle, comme on l'appelait, était adroite, sérieuse, et par-dessus tout, d'une prudence extrême. Mme Estelle donna quatre ou cinq fois la preuve que sa probité était absolue, et la duchesse de Lormée finit par accorder la plus entière confiance à cette femme de quarante-deux ans, qui lui avait présenté les meilleures références, qui avait servi dans les maisons les plus aristocratiques de l'Angleterre, et dont Gabriel, le valet de chambre du duc défunt, s'était porté garant.

Naturellement, c'est Mme Estelle qui remettait le courrier à la duchesse. Celle-ci ne s'aperçut jamais que ses correspondances étaient surveillées avec soin. Mme Estelle connaissait, il faut le

croire, l'écriture de Mme de Labouheyre, car elle mettait soigneusement à part les lettres de celle-ci, les décrochant avec une dextérité qu'on lui eût enviée dans les fameux cabinets noirs dont certains gouvernements ont été accusés par l'histoire de favoriser les indiscrétions, et enfin... reexpédiait à une adresse inconnue les missives de la martyre, qui ne pouvait soupçonner une pareille trahison.

Mme Estelle ne s'en tenait pas là. Elle remplaçait la lettre entaillée par une autre, écrite par Gabriel, qui avait des aptitudes remarquables pour contrefaire l'écriture d'autrui. De sorte que les lettres écrites par Mme de Labouheyre ne parvinrent jamais à leur destinataire; dans cette correspondance, expédiée par sa sœur à sa sœur, il n'y avait, à l'arrivée entre les mains de la duchesse, que les enveloppes qui faisaient authentiques.

Le texte rédigé par Gabriel était un ramassis de bravades folles, de détails écoeurants, un étalage sans pudeur des passions les plus déordonnées. Mais comme la duchesse regardait au moins de lettres de ce ton-là, qu'elle y reconnaissait formellement l'écriture de sa sœur, elle finit par croire, atterrée, à la déchéance irrémédiable de sa cadette.

Les télégrammes étaient tous ouverts par Mme Estelle, et recachetés soigneusement. Ceux qui provenaient d'Amérique ne

furent jamais remis à la duchesse. Ainsi, les éponyantes déclarations prêtées par des imposteurs et des faussaires, à une femme noble entre toutes, se trouvaient authentiquées par les cachets de la poste. Et les deux dernières lettres contenaient des menaces de mort à l'adresse de Mme de Lormée, qui ignorait d'ailleurs que sa sœur avait demandé à la voir. Mme Estelle, chaque fois, se trouvait là, et n'avait pas de peine à évincer la visiteuse. Ainsi, le jour où Mme de Labouheyre appela la duchesse, qui sortait en voiture, celle-ci crut, le plus naturellement du monde, qu'elle se présentait à un entretien, elle ne ferait que courir au-devant d'un éponyante scandale—peut-être saivi d'une tentative d'assassinat! Le cœur serré, elle donna l'ordre au cocher de fouetter les chevaux, et le malentendu terrible devint irrémédiable: le fossé—ou plutôt l'abîme,—se creusa, infranchissable, entre deux femmes qui n'avaient cessé de s'aimer et souffraient, également de se croire ennemies.

Voilà comment les lettres écrites par Mme de Labouheyre à la victime exhalait sa douleur immense, où elle racontait par le menu toute l'histoire de son calvaire, se trouvant fournir une documentation exacte avec une minutie qui, sans efforts, eût pu le rendre dangeur, sans que les

recherches de l'épouse et de la mère étaient restées vaines. Ils pouvaient donc être tranquilles! Leur ruse infernale avait réussi!

Mme de Labouheyre revint donc à New-York. Si elle ne fut pas assassinée alors par ceux qui tenaient vraiment sa vie entre leurs mains, c'est qu'ils ignorèrent où l'héritière des trésors du Transvaal avait déposé le testament de son mari, qui la faisait si riche. Il leur fallait, pour agir, un supplément d'enquête, comme on dit au palais. D'autre part, pourquoi se seraient-ils pressés? Ils "tenaient" leur victime: c'était entre elle et eux la lutte du chat et de la souris.

Pourtant, le hasard se met parfois du côté des honnêtes gens. Mme de Labouheyre devait échapper à ses ennemis inconscients, d'une façon providentielle. Voici dans quelles circonstances:

A New-York, un renseignement attendait la vaillante voyageuse, désespérée, mais non découragée. C'était un rapport émanant de l'agence Pinkerton, un de ces documents brefs, secs, sans ornements de style, mais d'une impressionnante précision, et dont les modèles ont été écrits par les policiers, à la solde de Louis XVIII, avant la chute de Napoléon Ier à Waterloo.

Mme de Labouheyre était prévenue qu'un jeune garçon, répondant avec exactitude au signalement qu'elle avait donné